

Mme Wiener

Une année à New York avec Chester



Une année à New York
avec Chester

DU MÊME AUTEUR

La Vie de Chester Steven Wiener écrite par sa femme, P.O.L,
1998.

Mme Wiener

Une année à New York
avec Chester

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-787-9

en souvenir de Shirley Behr

11 avril 1998

Le sacre du Viagra à Manhattan. *Notre retour à New York. Je deviens assistante administrative dans le département de relations publiques chez Low, grosse boîte publicitaire.*

L'euphorie générale de ces jours autour de notre rentrée à New York suit l'homologation par la *Food and Drug Administration*, organisme de l'État réglementaire de la drogue et des comestibles, le même qui fait qu'on n'a pas le droit d'être traité avec la pilule d'avortement RU486, ou bien de manger de véritable foie gras français, du Viagra, mince et minuscule comprimé lilas qui provoque des érections d'une qualité et d'une résistance dignes des rites priapiques de vos ancêtres les Gaulois, s'ils en faisaient, parce que, à mon avis, même chez les tribus indiennes avec leurs glorieux totems d'autrefois, c'est la première fois qu'on contemple une sacralisation si franche du sexe masculin sur ce continent. La béatitude

colossale est partagée sans bornes entre Wall Street, où le marché se rallie partout à des hausses subites et délicieusement imprévues dans ce milieu d'habitude si profondément esclave des lois du train-train, et où même les SDF se voient précipitamment soulevés du trottoir et au moins momentanément gratifiés d'un petit boulot à 4,32 \$ l'heure de colporteur de prospectus sur ce nouveau prodige alchimique (un septième ciel est évidemment réservé aux extases de ceux qui jouissent d'actions Pfizer, société pharmaceutique peut-être française et en tout cas productrice du diamant bleu); l'Église catholique, qui dans un accès de naïveté sainte se dépêche d'attendre du Viagra la normalisation de toute espèce de mal terrestre, surtout le divorce, et nous rappelle que la procréation régulière sinon démesurée est un sacrement; le vaste et néfaste monde des assurances, miraculé d'apprendre que, tandis que de plus visiblement handicapés, tels les mutilés de guerre quadruplégiques et les paralytiques spasmodiques, languissent faute de subventions pour les appareils et médicaments qui leur sont indispensables, tout mâle affligé de dysfonction érectile (y compris certains mutilés de guerre quadruplégiques et paralytiques spasmodiques, il faut l'admettre) sera dorénavant remboursé de ses prouesses rénovées,

quoique malheureusement limité à entre quatre et dix coïts mensuels, chiffre spécifié sur ordonnance selon le cas individuel, donc entre 40 et 100 \$ par patient par mois (mais le malade étant censé trouver d'autres façons de s'assouvir pour son propre compte les qui sait combien de fois supplémentaires par mois qu'il subit des envies, on s'attend raisonnablement à une augmentation des ventes de médicaments antidépresseurs, de traitements psychologiques et autrement thérapeutiques, et, par ailleurs, la contraception n'étant pas couverte par les assurances aux États-Unis, également à des retours importants grâce à une croissance de tous les soins liés au mettant au monde et au sain élevage des enfants, dont certains deviendront un jour des vieillards impuissants exigeant des traitements pour la virilité ainsi que pour toute la gamme suscitée de syndromes correspondant aux effets secondaires de la cure, si la civilisation continue et si tout va bien). Les inopérants qui ne bénéficient d'aucune assurance auront finalement, même eux, un moyen de se distraire de leurs ennuis rudimentaires, car Alan Greenburg, grand homme d'affaires et philanthrope qui fit une fois de la figuration dans un film où il était question de relations du genre le plus intime entre des étudiants de la faculté de médecine et des vaches,

vient de faire un don d'un million de dollars pour que le Viagra soit distribué gratuitement, ce qu'on a tant de mal à faire chez nous avec les préservatifs et les seringues pour la prévention du sida, aux hommes de son propre âge légèrement avancé susceptibles d'en profiter.

Nous sommes tous devenus sensibles aux feux souffrances des 30 millions d'hommes impuissants chez nous, dont seulement le dixième cherchait à se guérir avant l'avènement du Viagra. Maintenant, il n'y a rien à craindre – les seuls résultats indésirables reconnus de la pilule étant surtout une sorte de rougissement alarmant mais facilement dissimulé dans le noir, un étrange daltonisme passager et presque immatériel dans le noir, et un petit risque de perte de conscience, possible à confondre dans le noir avec un endormissement subit. Il faut attendre une bonne heure entre l'avalage du philtre et le raidissement souhaité du membre, mais même pour ceux qui s'acharnent à suivre le fameux slogan-méthode américain *let's get down to business* en toute entreprise, ce n'est pas tellement grave. Enfin bref, bravo pour les maintenant anciennement impuissants, avec tout leur cortège de bénéficiaires financiers et spirituels. Mais dans un pays aussi démocrate que le nôtre, c'est un instinct hautement

culturel de riposter en un clin d'œil : « Et nous autres ? » Pas contentées par la promesse d'extases hypothétiques dans les bras des octogénaires, une quantité de femmes, soutenablement impuissantes et convaincues que « ce qui est sauce pour le jars est sauce pour l'oie », comme on dit chez nous, brûlent de goûter la drogue dernier cri, mais, n'ayant eu jusqu'ici jamais besoin d'un urologue, elles ont du mal à réclamer des rendez-vous chez ces spécialistes soudain croulant sous les patients. Les jeunes et les autrement virils, obligés par tous les événements médiatiques autour de la grande découverte d'y réfléchir, songent peut-être pour la première fois de leur vie au concept d'une panne pénile, se demandent si une érection artificielle, comme un lutteur qui prend des stéroïdes, ne serait pas plus sublime que la chose nature, se sentent un peu dépayés, marginalisés, tristes, las, inutiles, mous.

De l'avis de Tama Janowitz, auteur il y a quinze ans du best-seller *Slaves of New York*, devenue par la suite avide collaboratrice de la presse féminine et figurant, normalement accompagnée d'un petit chien quelconque soit en petit pull-over canin, soit enrubanné, visiblement autant que possible dans des publicités « littéraires », notamment pour les premiers Macintosh portables (j'ai entendu

dire, par un ami de son enfance, qu'elle est transsexuelle, mais si cela est vrai, c'est presque incompréhensible qu'elle cache ce fait au lieu de s'en servir pour sa plus grande gloire et richesse), le phénomène Viagra est concevable exclusivement en Amérique. Se plaignant dans *Vogue* de ne pas avoir bien dormi une seule nuit depuis la veille de ses noces il y a neuf ans, elle explique aux lectrices que tous les Européens, semblables à son mari britannique, et probablement grâce aux répressions et privations infantiles dans les *boarding-schools* traditionnelles, c'est-à-dire non mixtes, sont voracement et sans exception ni trêve puissants. Mais elle prédit que, tôt ou tard, avec la globalisation technologique en toute chose, les continentaux anachroniques se conformeront à la maquette d'incompétence américaine dans ce domaine aussi.

17 mai 1998

Puisque les procès sont à l'Amérique tout ce que les fromages et les vins sont à la France, voici un assortiment de procès au cours de ce mois, arrangés dans une sorte de plateau organique faisant le tour des domaines importantissimes de 1) la naissance, 2) la jeunesse dorée, 3) la vieillesse vulgaire, 4) la chaussure, 5) la mort et, comme en exergue tautologique, 6) et 7) la loi.

1

Mme Fass et Mme Binder, les deux la quarantaine, fonctionnaires de niveau moyen épouses de fonctionnaires de niveau moyen habitant de proches banlieues de Manhattan, chacune représentant la moitié d'un ménage sans enfants mais fort désireux d'en faire un, avaient déjà assez en commun sur le plan statistique. Elles suivaient des programmes de fertilité et partageaient le même gynécologue, une Mme le docteur Gnash, fort avancée en ans, car les assurances dans notre pays,

grâce sans doute à une velléité financière, ont tendance à exiger que les médecins participant soient le plus vieux que possible sans être entièrement morts (l'allergologue de Chester fut diplômé de l'école de médecine de Lausanne en 1919; j'ai eu un interniste qui aurait pu faire la cour, à bord du bateau qui partit de Gdansk la même année, à notre belle et chérie grand-mère Shirley, décédée il y a bientôt un an au cours de sa quatre-vingt-quatorzième année). C'est amusant pour les vieillards d'essayer les nouvelles technologies biomécaniques; cela doit même leur prolonger un peu la vie pour certains. En tout cas, il y a trois mois, Mme Fass mit au jour deux garçons, pendant que les stratagèmes de fertilisation in vitro persistaient infructueux chez Mme Binder; avec 20 659 naissances résultant de 64 000 essais du genre pratiqués aux US par an, on s'attend à cela. Les adorables jumeaux Fass ont en plus l'avantage d'être facilement distingués l'un de l'autre par les maîtresses d'école et d'autres gens souvent confus quand on les charge de frères identiques, car Booby Fass a la peau blanche tandis que son frangin Ubie l'a noire. Comme les Binder, qui depuis deux semaines intentent des procès contre les Fass pour les droits de garde d'Ubie, ainsi que contre l'embryologue Michel Obasaju qui a eu quand

même la gentillesse de signaler à sa supérieure, quoique légèrement trop tard, qu'il avait fait une erreur sur certains ovaires mais que, les œufs étant de deuxième choix, il n'y avait pratiquement rien à craindre; contre Mme le docteur Gnash, qui a eu la décence humaine de suggérer aux couples impliqués l'explication probable du mystère, et enfin contre le Dr Dove Goldstein, qui maintient qu'il n'y est pour rien, mais à qui les Fass et les Binder étaient obligés à payer 1 500 dollars chacun puisqu'il a bien voulu prêter au docteur Gnash un peu d'espace dans son congélateur, plus vide que ceux des autres spécialistes de la fertilité suite à sa réception d'une amende de 35 000 dollars accompagnée d'une censure officielle de la part du département de la Santé de l'État de New York, déçu par sa coutume d'engager des techniciens sans licence ni expérience professionnelle dans sa clinique. Au cabinet du Dr Gnash il n'y a pas de congélateur, car Mme le docteur estime que les courants d'air froid sont mauvais pour la santé, et cela en proportion de l'âge.

Eu égard au résultat du test d'ADN qui vient d'établir la véritable parenté d'Ubie, les Fass, qui entament des procès contre la liste précédente aussi, eux-mêmes exceptés, ont annoncé leur intention de rendre bébé Ubie aux Binder. Les

couples, qui se sont finalement rencontrés, s'entendent bien selon leurs avocats, qui prennent d'habitude la parole pour leurs clients ici et nous rendent en général tant de services qu'en avoir un est aussi utile et essentiel au bon fonctionnement de toute vie américaine que le désodorisant ou bien la carte bleue. Ils sont en train de négocier un accord légal en vertu duquel les garçons auront le bonheur de se fréquenter régulièrement.

Quoique tout le monde ait compris ce qui s'est passé, le Dr Jeanne Lean du Bureau de réglementation médicale vient d'annoncer qu'une enquête sera menée afin de revoir les dossiers et de déterminer si une bévue biologique a eu lieu de façon certifiable. Pourtant, ni cette agence ni aucun autre organisme de contrôle scientifique n'a le droit de débarrasser les personnes sous investigation de leurs pouvoirs car, dans le cas de l'embryologue, aucune association ni bureaucratie n'habilite les membres de cette profession qui ne sont pas médecins mais seulement, pour citer le Dr Lean, « des gens plus ou moins qualifiés au vu de leur éducation, de leurs études, et de leurs performances ». En ce qui concerne les médecins en question, par contre, toute évaluation et punition de leur négligence hypothétique est à déterminer par la cour.

Christian Curry est né coiffé. Ou bien, parce que la version anglaise de l'expression a son charme, il est né, on dirait, avec une cuillère d'argent dans la bouche. Issu d'une famille new-yorkaise proéminente, il fut éduqué dans des écoles d'élite, où son sourire incandescent sur ses traits de bronze bruni comme ceux d'une statue classique et sa mine générale de top-model plus ses prouesses diversifiées dans les domaines du piano, du basket et des mathématiques lui valurent l'admiration de ses camarades du dessus du panier.

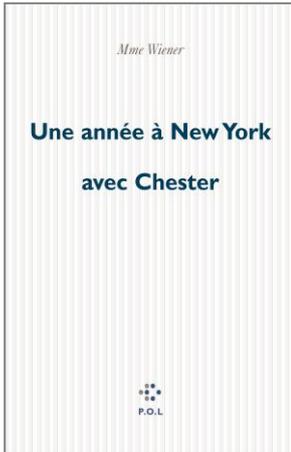
On dit, rétrospectivement, qu'il avait du tempérament, car on se souvient que, enfant, lorsqu'il perdait des matchs de tennis en famille, il se sentait tellement frustré qu'il fracassait sa raquette. Au collège, il fut une fois temporairement viré quand il adressa des gros mots à un professeur qui lui avait donné une mauvaise note en matière de travaux ménagers. Ensuite, il fut deux fois exclu du lycée huppé de Lawrenceville, la deuxième fois pour la consommation d'une boisson alcoolisée, et il obtint son diplôme de Northfield Mount Hermon, autre lycée du même genre. C'était, en bref, un garçon comme beaucoup d'autres.

À Columbia University sa petite copine, un mannequin, l'encouragea à gagner un peu d'argent de poche en suivant son exemple. Au lieu de payer les frais du photographe qui lui fabriqua son book, Curry accepta de se faire photographier dans des poses nues, et signa un papier renonçant aux droits de leur reproduction sans y regarder à deux fois. Vu par la suite dans plusieurs défilés de mode masculine ainsi que dans des publicités Hugo Boss et Gucci, Curry empocha assez pour s'offrir une BMW 325i verte décapotable. Mais sa si mignonne voiture fut aussitôt vandalisée par quelques-uns de ses « frères » de la fraternité Kappa Delta Roh illogiquement enragés d'avoir trouvé (je ne sais comment) la série d'images de Curry à poil dans les pages de la revue pornographique *Centimètres noirs*. Très bel homme, les agréments de M. Curry déshabillé deviennent apparemment irrésistibles, car les photographies ont été rééditées à plusieurs reprises, provoquant à chaque fois une éruption cataclysmique sur la surface dorée de son existence.

« En commettant l'idiotie de poser pour les photos », dit Curry, « j'ai déshonoré tout le monde : mes amis et ma famille. Mais », ajoute-t-il en citant Pat Riley, entraîneur de l'équipe de basket-ball « Chaleur en Floride », « on ne peut pas débrouiller les œufs brouillés ».

Achévé d'imprimer en septembre 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s. a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1702
N° d'imprimeur : 00-2324
Dépôt légal : octobre 2000

Imprimé en France



Mme Wiener
Une année à New York avec
Chester

Cette édition électronique du livre
Une année à New York avec Chester de MME WIENER
a été réalisée le 26 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447877 - Numéro d'édition : 400).
Code Sodis : N46583 - ISBN : 9782818011256
Numéro d'édition : 230953.